

# Cette Angleterre qui vote rouge

*Sheffield, bastion de la gauche dans le nord du pays, espère voir Jeremy Corbyn, chantre de l'anti-austérité et de l'Etat providence, devenir, le 12 septembre, le nouveau dirigeant du parti travailliste. Mais l'ascension éclair de cet outsider fait trembler le Labour*

✈ DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE  
AU ROYAUME-UNI,  
SARAH HALIFA-LEGRAND  
📷 STEVE FORREST/ PANOS/REA

« Quel que soit le résultat le 12 septembre, ne partez pas ! » lance Jeremy Corbyn aux militants de Sheffield, le 29 août dernier.



**C**ela fait si longtemps qu'il l'attend. Après une vie de combats, Jack Dunn s'apprête à livrer le plus beau d'entre eux. Faire élire à la tête du Labour britannique le seul homme politique en qui il ait jamais cru : Jeremy Corbyn, ce vieux routier de l'aile gauche du parti qui a mis le feu à la maison travailliste en passant d'outsider à favori de la primaire en quelques jours. Jack, syndicaliste de 66 ans, comme son héros, ne s'est « *jamais senti aussi excité* » que depuis qu'il a mis ses mains calleuses au service de son candidat. Sous les néons d'un local associatif de Sheffield, l'escouade de volontaires s'est réunie en conseil de guerre. Demain, c'est le grand jour. Leur idole tient un meeting dans la ville. Ici, Jeremy Corbyn est en terre conquise. Cette cité du nord de l'Angleterre n'est pas seulement célèbre pour avoir été la capitale de la coutellerie et de la sidérurgie. Sheffield, c'est aussi un bastion du Labour, des traditions radicales et de puissants syndicats. Une ville qui a toujours eu le cœur à gauche, même quand le reste du pays se convertissait au thatchérisme. Surnommée « la république socialiste du South Yorkshire », elle fut le centre névralgique des grandes grèves de mineurs de 1984-1985, mena une politique de résistance en protégeant les services publics et hissa le drapeau rouge le jour de la fête du Travail. Aujourd'hui encore, un seul quartier – le plus riche – échappe aux travaillistes. « *On en veut à Margaret Thatcher, qui a dévasté le Nord industriel, dit Jack, mais aussi à Tony Blair, qui ne l'a pas reconstruit. Si vous voulez voir les quartiers les plus pauvres d'Angleterre, c'est ici.* » Dans cette ville où les cicatrices ne se sont jamais refermées, la chanson de Jeremy Corbyn est séduisante. Cela fait trente-deux ans que ce parlementaire londonien rebat les oreilles de la Chambre des Communes avec ses prédications socialistes. Chantre de l'anti-austérité et de l'Etat providence, de la renationalisation du rail et de l'énergie, d'une taxation plus élevée des hauts revenus et des entreprises, de la gratuité des universités, du NHS (la Sécurité sociale)... Il n'en fallait pas tant pour que Sheffield bascule dans son camp. « *Beaucoup de gens sont revenus dans le parti grâce à Jeremy Corbyn* », assure Jack. La plupart avaient claqué la porte quand Tony Blair s'était engagé dans la guerre d'Irak. Mais le syndicaliste, descendu dans la mine à 15 ans, avait rendu sa carte dès 1985, accusant le Labour d'avoir trahi le mouvement des mineurs. Ce n'est qu'à l'arrivée d'Ed Miliband, en 2010, que Jack avait renoué avec le parti. Il avait cru que ce leader allait remettre en question le dogme libéral du New Labour. Las, « *il n'a pas osé aller au bout* ». Alors, cette fois, Jack a pris les devants. Il est allé en personne demander à sa députée de signer pour Corbyn – ce qu'elle a fait – afin qu'il puisse obtenir les 35 parrainages de parlementaires nécessaires pour se présenter. « *Avec Jeremy Corbyn, le Labour renoue enfin avec ses valeurs, sa base syndicale, son égalitarisme, son humanisme* », s'emballe le syndicaliste, soudain lyrique. Dans le local associatif, les autres volontaires sont déjà partis. Jack éteint les néons.

Le lendemain matin, il est sur le pied de guerre, au milieu de Tudor Square, la place où doit se tenir le meeting. Il a troqué sa chemise à carreaux contre un gilet rouge Unite, le syndicat le plus puissant du pays. En apportant leur soutien à Corbyn, les syndicats, fondateurs et financiers du Labour, lui ont donné une légitimité et ont mis à son service leur gigantesque machine. Mais ils ne sont pas les seuls à occuper le terrain. Sur la place encore clairsemée, on ne voit qu'eux : des groupes d'extrême gauche distribuent des tracts, d'autres vendent l'hebdo révolutionnaire « *Socialist Worker* », une militante du parti communiste nous tend le « *Morning Star* », « *le journal de Corbyn* », précise-t-elle, en fait un journal dans lequel il signe chaque semaine une chronique. Sur la scène, en attendant l'arrivée du candidat, un type entonne « *l'Internationale* ». Le ton est donné. « *Hold-up !* » hurlent les caciques du Labour, qui voient l'ombre d'un marxiste dans chaque nouvel adhérent au parti. Effet conjoint de la réforme du scrutin, qui a ouvert ses portes aux sympathisants en leur permettant de voter à la primaire, et de la « *Corbynmania* » qui souffle sur la Grande-Bretagne, le Labour a vu ses membres tripler depuis mai, de 200 000 à 600 000 militants. A Sheffield, ils ont même quadruplé. Avec de tels nombres, Corbyn ne peut être seulement le candidat des syndicalistes et des trotskistes. Les deux universités, véritables villes dans la ville et symboles de la reconversion postindustrielle de Sheffield, offrent un réservoir phénoménal pour ce candidat, qui fait un carton chez les jeunes. Sur Tudor Square, ils sont venus en force pour l'écouter. « *Quand je vois ça, je me dis qu'on a déjà gagné : les vieux briscards comme moi ont été rejoints par une nouvelle génération gonflée à bloc par son message* », se réjouit Jack. Anna Mullaney débarque avec ses amis, Chris, James, Minnie. Tous ont 20 ans, sont étudiants, ont voté pour le Green Party aux législatives de mai et viennent »



Jack Dunn, 66 ans et syndicaliste, comme Jeremy Corbyn, croit en la victoire de son héros : « *Je ne me suis jamais senti aussi excité.* »





Anna Mullaney, au centre, est venue avec Minnie, Chris et James pour soutenir le candidat à la direction du Labour.

» d'adhérer au Labour uniquement pour Corbyn. « *Quand on se voit, on ne parle plus que de lui !* » s'exclame Anna, elle-même surprise.

Barbe blanche, sévère, sec, flottant dans un costume dépareillé et mal coupé. Sans cravate, bien sûr, jamais de cravate. Le voilà enfin qui fend la foule jusqu'à la scène. Les jeunes applaudissent à tout rompre. Ils aiment cet homme qui casse les codes politiques. Trop vieux pour le job, trop rebelle pour être chef, trop sérieux pour être bon orateur. Depuis qu'il est devenu célèbre, un chiffre est sur toutes les lèvres : Corbyn, le plus indocile des membres du Parlement, a voté plus de 500 fois contre la ligne du parti. « *Qu'un vieux bonhomme qui n'a même pas de charisme suscite un tel enthousiasme, je trouve que c'est romantique* », remarque, amusé, Abdi-Aziz, 25 ans, qui vient de réintégrer le parti. Il n'a pas la trempe d'un leader ? « *Tant mieux !* » estime Anna. Il exhume des cartons un socialisme des années 1980 ? « *Quand tu as été élevé dans la Grande-Bretagne de Thatcher et de Blair, ce genre d'idées te paraissent neuves. Tu ne les as entendues que dans les mouvements de contestation, jamais à Westminster* », souligne Scott Lavery, jeune chercheur à l'université de Sheffield. Des manifestations où Corbyn, militant autant que député, a toujours marché à leurs côtés. « *On a eu plusieurs grands mouvements de protestation, mais on n'a jamais eu aucune représentation politique, rappelle Abdi-Aziz. On n'a pas eu de Syriza. Le système électoral nous en empêche : le Green Party a récolté un million de voix [aux dernières législatives, NDLR] et n'a qu'un seul député !* » Pour cette jeunesse frustrée, la possibilité de voir la grande formation de la gauche enfin la représenter tient presque du miracle. « *Deux groupes ont rejoint Corbyn, résume Craig Berry, politologue à l'université de Sheffield. Le premier est composé des syndicats, fonctionnaires, universitaires qui sont attachés au parti travailliste, n'aiment pas le New Labour*

*et veulent avec Corbyn transformer le parti. Le second est celui des militants d'extrême gauche et des jeunes qui ne sont venus que pour lui et se fichent de l'avenir du Labour. S'il perd, ils s'en iront.* » « *Tous ces gens ont en commun de ne pas chercher à sécuriser la victoire du parti en 2020, mais de vouloir changer la nature des débats après cinq années d'austérité inutile* », ajoute le chercheur Scott Lavery.

C'est ce qui inquiète les cadres du Labour. A Sheffield, ils n'ont pas voté comme les militants : ils ont prudemment misé sur Andy Burnham, le moins libéral des trois autres candidats. « *Je partage bon nombre des idées de Corbyn, bien que son programme économique ne me semble pas solide, mais je ne crois pas qu'il détienne les clés du 10 Downing Street*, explique Harry Harpham, élu de Brightside et de Hillsborough, deux quartiers populaires à la périphérie de la ville. *Car je doute qu'il parvienne à réunir les parlementaires derrière lui.* » La guerre sans merci que lui livrent les barons du New Labour fait craindre le pire pour son avenir et celui du parti tout entier. « *On ne sait pas ce qui va se passer, reconnaît David Drew, chercheur retraité et vieux membre travailliste, mais ça vaut le coup d'essayer.* » Corbyn sait que sa force tient dans le mouvement qu'il a insufflé. Avant de s'adresser à la foule, il vient voir l'essaim de journalistes. « *Si je suis élu, j'espère que l'ensemble du parti respectera le résultat du vote, nous confie-t-il. S'il y a un tel enthousiasme, c'est parce qu'on élit moins un dirigeant que des idées. Nous prônons un nouveau projet économique, mais aussi une autre manière de pratiquer la démocratie. Nous proposons de réduire le rôle du chef et de créer un mouvement venant de la base.* » Pas de « je », mais un « nous » collectif pour rebâtir le Labour. Une fois sur l'estrade, il interpelle directement ses troupes : « *Quel que soit le résultat le 12 septembre, ne partez pas !* » Jack se tient derrière la scène avec, sur les lèvres, le sourire béat d'un homme heureux.

Les espoirs révolutionnaires de Tudor Square s'arrêtent pourtant au terminus du tramway à Malin Bridge. Dans ce quartier populaire au nord-ouest de la ville, où s'alignent des petites maisons de brique mal entretenues, on n'a jamais entendu parler de Jeremy Corbyn. Max et Harry, tatouages et boucle d'oreille, qui fabriquent des portails et des rails en fer dans un ancien atelier de coutellerie, ont l'air sidéré. « *De qui parlez-vous ? On ne vote pas, nous. Ça ne sert à rien.* » Dans le bus qui traverse les anciens lotissements ouvriers, un jeune couple avec une petite fille, lui employé dans un garage, elle au chômage, dit avoir voté en mai pour le parti anti-européen et anti-immigration Ukip. « *Ici, l'Ukip est devenu la deuxième force après le Labour* », s'inquiète Harry Harpham, le député de cette circonscription parmi les plus pauvres du pays. « *Peut-être que Jeremy Corbyn pourrait ramener dans le parti ces votes anti-establishment* », espère-t-il. Candidat des syndicalistes, des étudiants et des intellectuels de gauche, Corbyn saura-t-il aussi devenir le héros des classes populaires ? « *On va l'aider* », promet Jack. □